



**HAL**  
open science

# Toutes les diversités (sociales) sont-elles bonnes à entendre?

Virginie Buhl

► **To cite this version:**

Virginie Buhl. Toutes les diversités (sociales) sont-elles bonnes à entendre?. Faut-il se ressembler pour traduire?, Double Ponctuation, 2021, Bibliodiversité, 978-2-490855-22-3. hal-04852378

**HAL Id: hal-04852378**

**<https://univ-fcomte.hal.science/hal-04852378v1>**

Submitted on 20 Dec 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

---

# Faut-il se ressembler pour traduire ?



Légitimité de la  
traduction, paroles  
de traductrices et  
traducteurs

( : ? ! ; )  
DOUBLE PONCTUATION

# Toutes les diversités (sociales) sont-elles bonnes à entendre ?

Virginie Buhl



Virginie Buhl  
est née en  
1971 d'une  
mère  
alsacienne et  
d'un père  
béninois.  
Angliciste de  
formation,  
elle a préparé  
l'agrégation à  
l'École  
normale

supérieure de Fontenay-St-Cloud avant de se former à la traduction littéraire professionnelle à l'Institut Charles V (Université Paris 7). Depuis le début des années 2000, elle a traduit plus d'une vingtaine de romans, de biographies et d'autobiographies pour différentes maisons d'édition. Enseignante, elle a aussi soutenu une thèse en traductologie à l'ESIT (Université Paris 3 - Sorbonne Nouvelle) en 2021.

Lorsque j'ai entendu parler de ce qui est devenu l'affaire Amanda Gorman, j'ai d'abord réagi au fait qu'on avait réussi à dissuader deux personnes de traduire la poétesse pour des raisons sans lien direct avec leur capacité à le faire.

En tant que traductrice, j'ai regretté que les compétences et l'expérience professionnelle avérées soient occultées par la couleur de peau et par le genre. Ma première réaction a donc été de partager la déception, le sentiment d'injustice et la frustration, d'imaginer la colère ou la tristesse qu'ont dû ressentir Marieke Lucas Rijneveld et Victor Obliols. Pourtant, Marieke Lucas est non-binaire, Victor est un homme et leur peau est blanche alors que je suis femme et métisse. Je ne crois pas faire de l'angélisme en affirmant que l'empathie

suscitée par ce genre de discriminations ignore ces distinctions.

Parce que je suis femme et métisse, je partage tout autant la frustration de celles et ceux qui aspirent à voir la diversité gagner du terrain dans le monde de la culture et dans celui de l'édition. Depuis quelques années, les textes qui reflètent la diversité des cultures et des identités sont de plus en plus nombreux dans les librairies. On en parle dans les médias. Ces lectures enrichissent le spectre de nos expériences, notre compréhension du monde dans lequel nous vivons, ils favorisent la réflexion, l'empathie ou a minima la tolérance et le respect d'autrui. Les auteur·es de ces livres - romans, témoignages, biographies, pièces de théâtre, poésie... - ont indéniablement gagné en visibilité et leur présence sur la scène littéraire montre qu'une place grandissante revient aux représentants du brassage socioculturel caractéristique d'une société vivante.

Celles et ceux qui traduisent ne sont pas forcément logés à la même enseigne. En France, la communauté des traductrices et traducteurs est certes cosmopolite et multiculturelle mais elle reste assez

homogène sur le plan social et ethnique. Un certain nombre de professionnel·les de la traduction sont passés par plusieurs métiers avant de traduire des livres. Dans les notices biographiques publiées sur les sites Internet de leurs éditeurs, certain·es mettent en avant ces parcours de touche-à-tout, a fortiori s'ils ont roulé leur bosse à l'étranger par la même occasion. Cela apporte un peu de fantaisie et donne du relief à une profession en mal de reconnaissance, à laquelle on n'offre assez rarement l'occasion de s'incarner en individus dotés d'une personnalité. On nous demande bien souvent, sinon d'être totalement transparents, du moins de rester discrets et à notre place : en retrait. De même que parler plusieurs langues, avoir exercé d'autres métiers confère aussi une certaine légitimité aux personnes qui ont fini par choisir de se consacrer à la traduction.

Mais ces parcours ne sont pas ceux des personnes issues de milieux ouvriers ou défavorisés qui ont grandi entre deux cultures, dont l'une est marquée par l'immigration. Celles et ceux-là, dont je suis, peinent à se sentir pleinement légitimes dans le monde de l'édition. Pourtant, leur plurilinguisme, leur

identité multiculturelle et leur parcours témoignent aussi d'une capacité d'adaptation et de compétences plurielles. Pourquoi le multiculturalisme hérité de la décolonisation n'est-il pas perçu comme un atout au même titre que le cosmopolitisme touche-à-tout ? Parce qu'il s'agit d'un héritage en partie subi et non pas d'un choix de vie ? Est-ce lié, au moins partiellement, aux aires géographiques concernées et au prestige des langues et des cultures dont les un·es et les autres ont l'expérience ? Toujours est-il que d'après mon expérience, lorsqu'on est issue de l'immigration, malgré les titres et les diplômes, on peine à faire montre de l'aisance relationnelle et de l'assurance nécessaires pour affirmer la différence qui incitera une maison d'édition à vous confier un texte à vous, plutôt qu'à un·e autre : il est encore plus difficile de lutter contre l'effacement qui reste le lot de celles et ceux qui traduisent dans l'ombre de l'auteur et selon le bon vouloir des éditeurs.

Une chose est certaine, en France, pays d'assimilation où la réussite scolaire et professionnelle est facilitée par l'adhésion pleine et entière à la

culture d'accueil plutôt que par le multiculturalisme assumé, la traductrice métissée ou issue de l'immigration ne jouit pas de la même légitimité qu'une collègue qui a vécu en Irlande ou qu'un traducteur qui a sillonné les États-Unis. Quand j'ai pu l'exprimer, à la demande d'éditrices, mon désir de traduire des textes à la croisée de différentes cultures, comme les romans de Tania James, est resté lettre morte. Mon métier a cela de passionnant qu'il m'a permis au fil des traductions de m'immerger dans une biographie de Jane Austen<sup>1</sup>, dans une chronique de la jeunesse de Lawrence d'Arabie<sup>2</sup>, dans les romans d'une Australienne<sup>3</sup> installée aux États-Unis et d'une Irlandaise<sup>4</sup> qui vit au Canada. J'ai aussi été amenée à écrire la version française des déboires d'un Anglais

---

<sup>1</sup> Cecil, David, 2013. *Un portrait de Jane Austen*. Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Virginie Buhl. Paris : Payot & Rivages.

<sup>2</sup> Sattin, Anthony, 2018. *Lawrence d'Arabie-La jeunesse d'une légende*. Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Virginie Buhl. Paris : Noir-sur-Blanc.

<sup>3</sup> Turner Hospital, Jane. 2001. *L'Opale du désert*. 2004. *Dernières recommandations avant la peste*. Traduits de l'anglais (Australie) par Virginie Buhl. Paris : Payot & Rivages.

<sup>4</sup> Donoghue, Emma. 2011, *Room*. Traduit de l'anglais (Canada) par Virginie Buhl. Paris : Stock.



déboussolé par la culture japonaise<sup>5</sup>... Ce travail de caméléon est enrichissant et il constitue une expérience de l'altérité qui participe déjà d'une forme d'hybridation culturelle. Il n'en demeure pas moins que, sur une vingtaine de textes, je n'ai eu qu'une occasion de traduire un auteur noir américain. Sans systématiser l'attribution de textes motivée par des convergences ethniques ou culturelles, sans non plus qu'une traductrice qui a des origines africaines ou qui vient des Caraïbes doive nécessairement se tourner vers des éditeurs spécialisés dans les ouvrages issus de ces aires culturelles, pourquoi ne pas tenir compte du potentiel qu'une telle convergence représente pour une maison d'édition ?

Lorsque le texte mobilise des connaissances, un vécu ou des compétences liés à votre identité culturelle, vous confier sa traduction, c'est donner une chance supplémentaire à ce texte de rester en adéquation avec l'intention qui a présidé à son écriture. Voilà justement ce

---

<sup>5</sup> Kramer, Gavin, 2003. *Shopping*. Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Virginie Buhl. Paris : Payot & Rivages.

que démontre Canan Marasligil<sup>6</sup> qui trouve peu judicieux le choix d'une traductrice non initiée à la tradition poétique du *spoken word*, une poésie-performance, pour écrire la version néerlandaise de « The Hill We Climb » d'Amanda Gorman. Faire appel à une personne potentiellement mieux à même d'en restituer l'oralité comme l'a fait Fayard en choisissant l'artiste belgo-congolaise Lous and the Yakuza répond à un souci d'adéquation à la nature du texte à traduire, à un souci de qualité.

En même temps, ce choix revêt une dimension symbolique et inclusive, puisque cela revient à donner la parole à une voix noire. Il se trouvera sans doute parmi les professionnel·les des traductrices ou des traducteurs pour regretter qu'une néophyte de la traduction fasse ce travail. Pourtant, il y a toujours beaucoup d'autodidactes de la traduction littéraire, sans parler des écrivain·es qui ont la double casquette et s'acquittent très bien de leur tâche. Est-il souhaitable d'associer un·e

---

<sup>6</sup> Voir en ligne :

<https://diacritik.com/2021/03/08/uncaring-reflexions-sur-les-enjeux-de-la-traduction-litteraire/#more-64966> (consulté le 30-07-21).

professionnel·le de la traduction aux néophytes pressenti·es pour la traduction de textes comme celui d'Amanda Gorman ? C'est oublier les réalités économiques d'un monde de l'édition soumis à la loi des coûts et à celle du marché, les difficultés inhérentes à toute traduction à quatre mains... et le risque d'altérer l'unicité de la voix que fera entendre la poésie traduite. Cela dit, publier plusieurs versions traduites d'un texte court permettrait au public d'apprécier différentes façons de transférer le texte vers une même culture d'accueil et rendrait notre profession d'autant plus visible.

Mes recherches en traductologie peuvent aussi éclairer ces questions d'empathie, d'altérité, de voix minorées ou dominantes. J'ai consacré plusieurs années à une thèse de doctorat sur la traduction des voix d'enfants-narrateurs<sup>7</sup>

---

<sup>7</sup> Buhl, Virginie, 2021. *La défamiliarisation d'une langue à l'autre : traduire la voix de l'enfant-narrateur en français*. Thèse de doctorat, Paris 3, École doctorale Sciences du langage. Sous la direction d'Isabelle Collombat. En ligne (accès restreint) : <http://www.theses.fr/s154268> (consulté le 30-07-21).

dans les romans de littérature générale, donc destinés à être lus par des adultes. En étudiant l'adhésion que cherche à remporter la langue juvénile qui est recréée dans ces romans, j'ai travaillé sur la notion d'immersion, celle du lecteur *lambda* et celle du traducteur. Qu'est-ce qui fait qu'on accepte de jouer le jeu d'une telle lecture ? Comment se projette-t-on dans ce genre de récit ? Quand on traduit ce type de texte, comment recréer le parler enfantin alors qu'on est un adulte ? Comment renouer avec la créativité de la langue juvénile ? La théorie de la fiction et mes propres intuitions de traductrice m'ont permis de dégager deux modalités d'immersion dans le récit fictionnel et, à partir de là, les deux postures traductives qui en découlent. On peut soit se projeter dans le récit comme si on se glissait dans la peau et dans la voix du jeune narrateur, soit s'imaginer en destinataire de son récit, en confident. Dans le premier cas, on investit son récit et son parler pour les restituer dans une autre langue ; dans le second, on assume le rôle de dépositaire empathique à qui est confié le soin de relayer le récit dans une autre langue. L'identification plus forte qui

correspond au premier cas de figure pourra amener la personne qui traduit à s'accorder un peu plus de licence créative.

Cette façon d'analyser les deux postures inhérentes au geste traductif permet aussi de distinguer une forme d'identification forte à un·e auteur·e dont on investit les mots, dont on s'approprie la langue et une relation favorisant la prise de relai énonciatif, une posture faite de distance empathique. L'occasion offerte à une traductrice de travailler sur le texte d'un auteur dont elle partage la culture, l'expérience du métissage, d'une forme de domination coloniale ou les origines ethniques peut favoriser la forme d'investissement immersif la plus intense, la plus proche de l'identification. Loin de cataloguer, de ghettoïser une personne ou de la réduire à sa couleur de peau, la reconnaissance de cette « relation spéciale » qui servira l'œuvre traduite et rendra pleinement justice au texte de départ, est aussi une reconnaissance de la personne qui traduit, en tant qu'individualité socio-historique et en tant que professionnelle compétente.

La proximité socio-culturelle ou ethnique entre la personne qui traduit et un auteur est loin de nous donner la clé de tous les problèmes de traduction. *Chasing America-Memoirs of a Rock 'n' Soul Integrationist*<sup>8</sup>, l'autobiographie de l'Afro-américain Dennis Watlington, m'a donné du fil à retordre. Sa traduction en français m'a été confiée parce que j'avais demandé à travailler sur un texte stimulant et j'ai été servie ! La langue de D. Watlington est très dense ; il passe d'un registre à l'autre avec une facilité époustouflante et enchaîne les métaphores qui reposent sur des références à des domaines très différents voire inattendus. Pour les nombreuses descriptions de matchs de football américain, sachant je n'ai jamais été férue de sports collectifs, j'ai dû me plonger dans une pratique sportive qui m'était complètement inconnue. Récemment, j'ai relu des passages de *Moi, Noir Américain - À la poursuite de l'Amérique* plus de dix ans après sa parution<sup>9</sup> pour un cours de

---

<sup>8</sup> Watlington, Dennis, 2006. New York : Thomas Dunne Books.

<sup>9</sup> Watlington, Dennis, 2008. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Virginie Buhl. Paris : Buchet-Chastel.

traduction<sup>10</sup>. Avec le recul, en la présentant aux étudiants, j'ai trouvé que c'était une traduction en demi-teinte. Je n'ai pas hésité à utiliser un registre très familier pour restituer les dialogues qui donnaient à entendre la langue orale et argotique des protagonistes, mais je pense aujourd'hui que, dans l'ensemble du récit, le style narratif de Watlington aurait pu me permettre de prendre plus de libertés avec le français soutenu qui me tient lieu de surmoi linguistique.

On traduit avec la somme de ses lectures, de ses compétences et de ses connaissances, mais aussi avec son vécu, son histoire, avec tout ce qu'on est, et il n'est pas impossible que ma relation à la langue française tienne du complexe de l'alsacien francisé et de l'immigré béninois. Dans le cadre de mon cours, sur la base de l'échange que j'ai eu avec les étudiants, j'ai eu l'occasion de réviser un passage de ma traduction et de le réécrire dans un français plus expressif et plus marqué socialement. J'ai choisi un passage permettant aux étudiant·es de se confronter aux difficultés de traduction

---

<sup>10</sup> Destiné à des étudiants en Master de traduction professionnelle à l'Université de Paris-Est à Marne-la-Vallée.

d'une description de match de football américain. La scène est symbolique et savoureuse puisque Dennis Watlington et son ami Noel, originaires de Harlem, font leurs études à Hotchkiss, un prestigieux lycée privé blanc et se retrouvent un jour en train de jouer contre les Chargers, l'équipe de leur quartier d'origine. Je reproduis ici, pour illustrer ce travail, un simple extrait du passage revisité ; on trouvera consécutivement la phrase d'origine, puis sa traduction publiée et enfin, les propositions formulées collectivement lors de ce cours pour essayer de rendre mieux le contexte social et culturel de la scène :

The Chargers sideline was stunned. During their New England prep school ass-kicking tour, they had never been behind.

Sur le bord du terrain, côté Chargers, ils n'en revenaient pas. Jamais dans leur tournée dévastatrice des lycées privés de la Nouvelle-Angleterre, ils ne s'étaient laissé mener.

- Ils n'avaient jamais été autant à la ramasse, même pendant leur putain de tournée des lycées privés de la Nouvelle-Angleterre.



- Ils n'avaient jamais été autant à la ramasse, même quand ils avaient botté les fesses des équipes de tous les lycées privés de la Nouvelle-Angleterre.

Cet exercice nous a permis de prendre pleinement conscience du fait que la maîtrise de tous les registres de langue et une connaissance intime de la culture et de « l'argot des cités » représentent indéniablement une valeur ajoutée dans la traduction de certains textes éditoriaux ou littéraires.